

Randonnée du 31 mai 2026

Forêt de Fontainebleau

Nous étions six (Jean-Louis, Paul, Sylvie, Christophe, Marie-Laure et Thierry) guidés par Jean-Louis et Paul.



La nouvelle 2 cv



Maison du ténor Georges Thill







Route du Marchais artois, en ancien français un « marchais » est un marécage













A la Forêt de Fontainebleau

Ô forêt adorée encor, Fontainebleau !
Dis-moi, le gardes-tu sur le tronc d'un bouleau,
Ce nom que j'appelais mon espoir et mes forces,
Et que j'avais gravé partout dans tes écorces ?

Elle, enfant comme moi, nous allions, le matin,
Respirer les odeurs de verdure et de thym,
Et voir tes rochers gris s'éveiller dans la flamme.
Puis, quand se reposait celle qui fut mon âme,
Lorsque tes horizons brûlent, que, vers midi,
Le serpent taché d'or se relève engourdi,
Je contempiais, effroi d'une âme sérieuse,
Cette heure du soleil, blanche et mystérieuse !

N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous étiez vivant,
Noir feuillage, immobile et triste sous le vent,
Comme une mer qu'un dieu rend docile à ses chaînes ?
Et vous, colosses fiers, arbres nouveaux, grands chênes,
Rien n'agitait vos fronts, par le temps centuplés !
Pourtant vos bras tordus et vos muscles gonflés,
Ces poses de lutteurs affamés de carnage
Que vous conserviez, même à cette heure où tout nage

Dans la vive lumière et l'atmosphère en feu,
Laisaient voir qu'autrefois, sous ce ciel vaste et bleu,
Vous aviez dû combattre, ô géants centenaires !
Au milieu des Titans vaincus par les tonnerres.

Et vous, rochers sans fin, suspendus et croulants,
Sur qui l'oiseau sautille, et qui, depuis mille ans,
Gardez, sans être las, vos effroyables poses,
La mousse et le lichen et les bruyères roses
Ont beau vivre sur vous comme un jardin en fleur,
Ne devine-t-on pas dans quelle âpre douleur
Un volcan souterrain, contre le jour qu'il brave,
Jadis vous a vomis avec un flot de lave !

Les sauvages buissons de mûres diaprés,
Aux rayons du soleil montraient leurs fruits pourprés.
A peine si parfois, parmi les branches hautes,
Un léger mouvement me révélait des hôtes ;
Et pourtant, si ma main, écartant leur fouillis,
Eût fait entrer le jour dans ces vivants taillis,
J'aurais vu s'y tapir dans les ombres fumeuses
L'épouvantable essaim des bêtes venimeuses !

Or, je disais devant ce spectacle divin :
Poète, voile-toi pour le vulgaire vain !
Qu'il ne puisse à ta Muse enlever sa ceinture,
Et souris-leur, pareil à la grande Nature !
Sous ta sérénité cache aussi ton secret !
Réponds, ai-je tenu ma parole, ô forêt ?
Et n'ai-je pas rendu mon âme et mon visage
Silencieux et doux comme un beau paysage ?

Théodore de Banville









C'est dans cette forêt que Musset puisa l'inspiration de Souvenir, l'un de ses plus beaux poèmes.

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir !

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis, dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un coeur encor blessé !
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon coeur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux ; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.

Ton regard tremble encor, belle reine des nuits ;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour :
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant ;
Et rien qu'en regardant cette vallée amie
Je redeviens enfant.

O puissance du temps ! ô légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon coeur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit ?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton coeur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,
Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle

Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures ?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas ;
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas ;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pied.

Et vous criez alors que la vie est un songe ;
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière :
C'est là qu'est le néant !

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines ?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines,
A chaque pas du Temps ?

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés ;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet être immobile

Qui regarde mourir !
Insensés ! dit le sage. Heureux dit le poète.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le coeur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante où flottait la poussière
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,
Nous avons sur nos coeurs si doucement bercé !

C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde
Qui s'était effacé !

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix ;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus ;
Mon coeur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : » Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé? «

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux ;
Et je laissai passer cette froide statue
En regardant les cieux.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien ! qu'importe encore ? O nature! ô ma mère !
En ai-je moins aimé?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête :
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent;
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : » À cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle. «
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,

Et je l'emporte à Dieu !



Il n'y a pas que des jolies fleurs dans la forêt de Fontainebleau mais aussi quelques histoires dignes de romans policiers.

Ainsi l'affaire Sidonie Mertens.

Le 11 mai 1867, un cocher remarque une « femme à l'ombrelle », allongée dans l'herbe, qui semble dormir au canton de la Tête-à-l'Ane, près de Franchard. Deux jours plus tard, intrigué de revoir la même silhouette au même endroit, il s'approche et découvre avec horreur qu'il s'agit du cadavre d'une femme : celui de Sidonie Mertens. Aussitôt le crime révélé, l'enquête est déclenchée : se rendent sur place le commissaire de police, le procureur impérial et M. Bouilly, juge d'instruction. Le 23 mai, la police procède à l'arrestation de Mathilde Frigard. Elle est emprisonnée à la maison d'arrêt de Fontainebleau.

Deux femmes au cœur des récits

Ce crime concerne deux femmes :

- **Sidonie-Marguerite Dussart**, âgée de 31 ans. D'origine belge, elle épouse à 19 ans Emile-Jean-Marie **Mertens**, « négociant expéditeur ». En 1861, âgée de 25 ans, elle devient veuve. Remariée en 1862, mais séparée de son nouvel époux dès 1863, elle s'installe à Paris pour y exploiter divers fond de commerce.

- **Mathilde Lebouis**, 35 ans. Originnaire de l'Eure, elle se marie à l'âge de 19 ans avec Alexandre **Frigard**, marchand de soie à Caen de 22 ans son aîné, dont elle a 2 enfants. En 1865, l'entreprise de son époux est déclarée en faillite. Face à ces difficultés financières, Mathilde Frigard poursuit alors sa vie à Paris comme marchande de comestibles.

Sidonie Mertens et Mathilde Frigard se rencontrent en février 1867 dans une agence d'affaires. Elles deviennent amies, amantes et associées.

Les jours avant le crime

Les éléments retenus par les journalistes et développés dans l'enquête préalable, nous renseignent sur les deux journées fatales qui précèdent le crime :

- Venues de Paris pour une « partie de campagne » **le mardi 7 mai 1867**, les deux femmes prennent le train de 18h30 depuis Paris, puis l'omnibus de la gare de Fontainebleau-Avon jusqu'à « l'Hôtel de France et d'Angleterre », face au château. Après leur repas, elles font des emplettes en ville jusqu'à 21 heures.
- **Le lendemain, 8 mai, toutes deux s'embarquent en voiture**, vers sept heures et quart, **conduites par le cocher Emile Tampier** : elles passent par le fort l'Empereur (Tour Denecourt), la vallée de la Solle, le mont Chauvet, où elles font halte pour voir la Roche qui remue sous la conduite de la femme Noël qui y tient une boutique de souvenirs et de rafraîchissements (25 centimes le verre de sirop de groseille).
- **Elles arrivent enfin à l'Ermitage de Franchard** où elles déjeunent (vers dix heures et demi) après avoir renvoyé la voiture (prix de la course : 11 francs). On leur sert des radis, du jambon, du bifteck, des pommes de terre coupées gros et des oranges.
- Après ce déjeuner et malgré la grosse chaleur, les deux femmes font appel à un jeune guide de 12 ans, Jules-Théodore Chaumette, pour les conduire aux rochers de Franchard. Vers midi trente-cinq, il les ramène à l'Ermitage et y gagne un pourboire de 50 centimes. Avant de le renvoyer, **les deux femmes lui demandent leur chemin pour revenir à pied à Fontainebleau en passant par le Bouquet du Roi.**
- On les perd de vue au carrefour de la Croix de Franchard. **Mais seule Mme Frigard est revenue à l'hôtel**, y a dîné avant de repartir avec l'omnibus pour prendre le train de 18h14 pour Paris.

Le 9 août 1867 débute à la Cour d'assises de Melun le procès de Mathilde Frigard, moins de 3 mois après la découverte du cadavre de Sidonie Mertens. Il va se dérouler sur six audiences et maintenir le public en haleine du 10 au 22 août avec une chronique judiciaire particulièrement dense.

Le mobile du crime : l'argent

En 1867, **Mathilde Frigard souhaite acheter un commerce** de fruits et légumes, mais manque d'argent pour cela. **Grâce à de faux documents, elle parvient à faire plusieurs retraits du compte bancaire de Sidonie Mertens** en avril, puis le 9 mai, juste après l'assassinat, pour finaliser l'acquisition de son commerce. Par ailleurs, Mathilde Frigard obtenait également des revenus des amants de passage de Sidonie Mertens. **Accusée d'assassinat, de vols et de faux, Mathilde Frigard** avoue au procureur avoir empoisonné Sidonie Mertens. Elle est **condamnée aux travaux forcés à perpétuité** et à 100 francs d'amende.

En 1867 Claude-François **Denecourt** rédige un in-octavo de 15 pages proposant une excursion sur le lieu supposé du crime, et ajoute la promenade à l'ouvrage qu'il publie régulièrement depuis 1840.

Une roche est gravée en forêt à l'endroit du meurtre, avec une croix et la date de la mort de Sidonie Mertens, un panneau indicateur est planté sur un tronc, « la Roche Mertens ».

De cette affaire, un éditeur tira profit en publiant un guide de promenade « thématique » intitulé Excursion à la Fosse à Rateau où fut assassinée Marguerite-Sidonie Mertens. Le guide était même vendu sur les lieux du crime où, à côté de la roche, se trouvait un arbre au tronc mutilé car « pendant plusieurs mois des milliers de touristes ont voulu emporter un petit morceau, en souvenir de leur excursion ».

Un film fut produit par Claude Barma pour « En votre âme et conscience », émission conçue par Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet, avec Maria Casarès dans le rôle de l'inculpée. Il fut diffusé en juin 1966 à la télévision.



La roche Mertens







Gustave Flaubert se rendit souvent dans la forêt de Fontainebleau pour préparer la troisième partie de *L'Éducation sentimentale*.

Les notes de Flaubert sur la nature du sol, sur la topographie sont si précises qu'elles n'autorisent guère de doute sur le lieu fréquenté : il s'agit de l'Ermitage de Franchard où débute le sentier Denecourt n° 7 : « Franchard les roches à fleur de terre comme des dalles bombées – Sable si fin qu'il donne envie de le mettre dans un écritoire – petits arbres épineux ».

Bon nombre de ces précisions et singularités s'insèrent dans le roman : Frédéric et Rosanette prennent un repas « dans une auberge face à la Seine » où « une matelote d'anguilles » leur est servie, « plus loin, à gauche, le toit d'une maison faisait une tache rouge sur la rivière », sur la berge bordée de « joncs » « des perches plantées au bord pour tenir des filets » et « une fille en chapeau de paille tirait des seaux d'un puits » (*És*, 486).

L'intérêt de Flaubert pour la « Maison de Mr Pavie chalet hollandais avec une porte à toit de chaume – vases de faïence bleue sur les coins. » peut s'expliquer par une curiosité artistique envers un phénomène culturel qui se développe vers 1850 autour de Fontainebleau et des bords de Seine – Samoreau, Héricy, Samois-sur-Seine, Melun – avec l'arrivée du chemin de fer : la construction par les bourgeois aisés de fastueuses villégiatures. Ces demeures de type manoir, villa, chalet, petit château, cottage, appelées « les Affolantes », sont d'une architecture qualifiée d'éclectique avec colombages, terrasses, balcons, patios, ornements. Les artistes, peintres, musiciens, écrivains – Degas, Bonnard, Renoir, Debussy, Saint-Saëns, Mallarmé – aiment se réunir dans ces villas à la belle saison.









Maupassant, quelques années après Flaubert, est revenu sur la forêt de Fontainebleau dans son dernier roman *Notre cœur*. Sûr de travailler sur un poncif élimé, il a choisi comme décor de la dernière partie de son œuvre (son roman est le dernier publié de son vivant). Maupassant s'est donc rendu personnellement sur les lieux qui servent de dernier décor à son roman mondain, poussé par des motivations chères aux romanciers réalistes : la forêt de Fontainebleau sera, dans son roman, décrite d'après nature, afin de mettre en évidence l'illusion du réel, c'est-à-dire non une transcription de la réalité à la manière d'une photographie mais bien plutôt la mise en valeur d'éléments choisis pour donner une impression de vérité.

Extrait de Notre Cœur :

La forêt s'éveillait. Au pied des grands arbres, dont les têtes se couvraient d'une ombre légère de feuillage, les taillis étaient plus touffus. Les bouleaux hâtifs, aux membres d'argent, semblaient seuls habillés déjà pour l'été, tandis que les chênes immenses montraient seulement, au bout de leurs branches, de légères taches vertes tremblotantes. Les hêtres, ouvrant plus vite leurs bourgeons pointus, laissaient tomber leurs dernières feuilles mortes de l'autre année.

Le long de la route, l'herbe, que ne couvrait point encore l'ombre impénétrable des cimes, était drue, luisante, vernie de sève nouvelle ; et cette odeur de pousses naissantes, déjà perçue par Mariolle dans l'avenue des Champs-Élysées, l'enveloppait maintenant, le noyait dans un immense bain de vie végétale germant sous le premier soleil. Il respirait par grandes haleines, comme un libéré qui sort de prison, et, avec la sensation d'un homme dont on vient de rompre les liens, il étendit mollement ses deux bras sur les deux côtés du landau, laissant pendre ses mains au-dessus des deux roues.

C'était bon d'aspirer ce grand air libre et pur ; mais comme il en devrait boire, et boire encore, longtemps, longtemps, de cet air, pour en être imprégné jusqu'à souffrir un peu moins, pour qu'à travers ses poumons il sentît enfin ce souffle frais glisser aussi sur la plaie vive de son cœur, et la calmer !



















Médailon de Némorosa

On doit la légende de *Némorosa, reine des bois* à Alexis Durand, menuisier, poète et historien local, né et mort à Fontainebleau (1795-1849) :

« Vers 1346, le terrible Prince Noir assiégea Samois. Le chevalier René de Fontainebleau décida d’emmener sa compagne, la belle Délia, dans une grotte cachée dans la forêt afin de la soustraire au danger. Les combats terminés, René retourna la chercher mais il la trouva inanimée. Délia venait d’être piquée par une vipère. Il l’enterra et le chagrin l’envahit ! Chaque nuit, il passait des heures à pleurer sur le rocher, jusqu’au soir où une jolie jeune fille couronnée de fleurs et vêtue de feuillage lui apparut : son nom était Némorosa, la reine des bois, et elle venait pour le consoler. René finit par succomber aux charmes de l’apparition. On raconte que par une belle journée d’automne René et Némorosa quittèrent le sol à tout jamais, afin de célébrer leur union quelque part dans le ciel, là où le bonheur est éternel